



HAL
open science

La SHAB a 100 ans : sociétés savantes et recherche historique en Bretagne

Daniel Pichot

► **To cite this version:**

Daniel Pichot. La SHAB a 100 ans : sociétés savantes et recherche historique en Bretagne. Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest : Anjou, Maine, Touraine, 2023, 130-1, p. 157-176. 10.4000/abpo.8239 . hal-04557642

HAL Id: hal-04557642

<https://hal.science/hal-04557642>

Submitted on 24 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La SHAB a 100 ans : sociétés savantes et recherche historique en Bretagne

Daniel PICHOT

La Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne a tenu, à Rennes, son congrès du centenaire, du 2 au 5 novembre 2021, consacrant exceptionnellement quatre jours à l'évènement reporté d'une année pour cause de Covid. Pour en souligner l'importance, les conclusions étaient confiées à l'académicien Pascal Ory, qui fut adhérent de la Société dans sa jeunesse rennaise, et participait à la table ronde finale ainsi que Christophe Marion, délégué du Comité des travaux historiques et scientifiques (CTHS), qui chapeaute les sociétés savantes en France. Très logiquement, le thème de l'historiographie avait été retenu et six mois plus tard paraissaient des actes imposants, deux volumes ne comptant pas moins de 846 pages, dont 727 consacrées aux communications, l'exploit est à souligner¹.

Pas loin de 40 auteurs, en très grande majorité universitaires, offrent un très grand nombre de mises au point. Le premier volume, outre une longue histoire de la SHAB, comprend surtout une suite de bilans de la recherche par grands thèmes en suivant les périodes canoniques de l'histoire universitaire ; le second, plus divers, réunit des synthèses moins ambitieuses et des éclairages sur des aspects intéressants ou des secteurs particuliers : l'histoire du droit, l'archéologie, des types de chercheurs, sans oublier musées et patrimoine.

Plutôt qu'un compte rendu que les *ABPO* n'ont d'ailleurs pas l'habitude de réaliser pour ce genre de publication, il nous a semblé souhaitable d'y consacrer une étude d'importance, sans doute en hommage au travail accompli, mais surtout parce que se présente, avec ces volumes, l'occasion de réfléchir à l'action des sociétés savantes et à leur évolution dans leur tâche primordiale, l'étude de l'histoire de la Bretagne, ceci d'autant plus que cette société fédère de nombreuses sociétés départementales et locales, ce qui rendait l'étude plus pertinente. Enfin, le thème du congrès est en soi un appel à méditer sur le bilan d'un siècle d'étude de la Bretagne en examinant sans doute la production, mais aussi ses acteurs divers, l'évolution de la recherche, tant dans ses hommes que dans ses problématiques. Si la SHAB, comme les autres sociétés savantes, ne sont pas à elles seules toute la recherche, loin de là, elles y apportent une contribution forte et les actes du congrès permettent d'envisager largement le bilan de la recherche sur l'histoire de Bretagne, ses réussites et les évolutions actuelles exigeant sans doute des choix nécessaires.

La SHAB dans le monde des sociétés savantes bretonnes

multiples sont acteurs et institutions de la recherche : à côté de l'Université qui assure en ce domaine un rôle aujourd'hui majeur, les sociétés savantes représentent un héritage mais aussi un présent marqué par leur coopération avec l'Université,

¹ *Congrès du centenaire. 100 ans d'histoire de la Bretagne*, Mémoires de la société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, t. C, 2022, 2 vol. Je remercie G. Aubert et B. Isbled qui ont bien voulu relire cet article et me faire part de leurs remarques très constructives.

plutôt que par la concurrence ou même l'ignorance. La Bretagne, dotée d'un réseau dense de sociétés savantes, connaît, en ce domaine, une organisation originale dont la direction, ou tout au moins la prépondérance, revient à la SHAB, pourtant l'une des dernières-nées, les autres ayant souvent célébré leur centenaire depuis bien longtemps et largement entamé leur deuxième siècle d'existence.

La SHAB : rénover la recherche régionale

Très logiquement, les actes s'ouvrent sur une longue étude de l'histoire de la SHAB rédigée par son président actuel, Bruno Isbled. La Première Guerre mondiale avait mis en sommeil ou annihilé plusieurs sociétés savantes et nombre de chercheurs et érudits y avaient été fauchés. Par ailleurs, les orientations de l'Association Bretonne, peu au fait des méthodes nouvelles de la recherche et très conservatrice, suscitaient une volonté réformatrice, en particulier chez les chartistes, nombreux dans les Archives départementales. Ne pouvant obtenir une réforme, un groupe, largement dominé par ces derniers et appuyé par l'Université, fonda une nouvelle société correspondant mieux à ses idées et la première réunion constitutive eut lieu en 1920. Les Pocquet du Haut-Jussé, Barthélemy Ambroise puis son fils Barthélemy Amédée, fortement impliqués, jouèrent par la suite un rôle majeur, en assumant, en particulier, la présidence. Si les débuts sont prometteurs, les années -30, suivies de la guerre, portent un coup sensible au développement de la Société.

Après une certaine reprise autour de 1970, les choses changent fortement avec l'arrivée, en 1975, à la présidence de la SHAB de Jacques Charpy, directeur des Archives d'Ille-et-Vilaine. Actif, soucieux de réforme et ouvert à la modernité, il entreprend de profondes mutations dès son arrivée. Le comité de direction qui assiste le bureau est profondément renouvelé ; à côté des chartistes archivistes, nombreux et souvent aux postes de responsabilité, les universitaires qui avaient commencé à s'intéresser à la SHAB y entrent en nombre, surtout les historiens mais aussi les gens attachés aux services patrimoniaux qui entament leur développement. Cela nous renvoie à la sociologie des adhérents qui a évolué. Leur nombre ne dépassait guère les 250 en 1975 mais il va se gonfler considérablement sous l'effet de la réorganisation entreprise mais aussi en relation avec le climat ambiant d'engouement pour l'histoire, pour atteindre les 750 en 1999, ce qui, selon l'avis de B. Isbled, est sans doute surévalué, les non cotisants étant tardivement radiés à cette époque. La croissance universitaire, la création des universités de Nantes, Brest puis de Lorient, entraînent la multiplication des enseignants et des recherches ; la création de l'Inventaire ainsi que d'autres institutions patrimoniales apportent leur lot d'adhérents et l'histoire locale et régionale séduit un large public cultivé. Par la suite, comme pour beaucoup d'autres sociétés savantes, une certaine érosion se fait jour et, globalement, le nombre d'adhérents redescend pour se rapprocher de ce qu'il était en 1975. Cela étant constaté, il faut reconnaître le cas particulier de la SHAB : le potentiel des gens intéressés par ses activités dépasse le milieu universitaire et, au-delà de ses propres adhérents, la Société a vocation à accueillir, dans ses congrès, ceux des sociétés locales et cela oblige à prendre en compte les sociétés départementales en particulier.

La vie de la Société s'organise autour du congrès. Celui-ci prend progressivement la forme qu'on lui connaît, trois jours en septembre où les communications deviennent beaucoup plus nombreuses et s'organisent autour de deux thèmes, l'un très général : l'écrit, la forêt, etc. et l'autre consacré à l'histoire de la ville qui accueille la manifestation. Françoise Mosser, qui a de nombreux congrès à son actif, dit bien la réalité sous son titre « Entre érudition et convivialité ». Seule

manifestation publique de la SHAB, ce congrès très attendu joue un grand rôle pour développer les échanges entre chercheurs et passionnés. Outre sa dimension scientifique, pendant plusieurs jours, il fait se côtoyer un public divers qu'unit l'intérêt pour l'histoire de la Bretagne. Archivistes, universitaires ou acteurs du patrimoine se retrouvent avec des érudits, des amateurs et autres, créant des liens mais, bien plus, par les contacts ainsi noués, font avancer bien des recherches et naître des projets. Le tout s'opère dans une ambiance plutôt conviviale, favorisée par les banquets et l'excursion, toujours attendus.

Les actes du congrès sont systématiquement publiés l'année suivante et leur amplitude s'accroît massivement comme le montrent les graphiques, en moyenne plus de 500 pages, et certains volumes dépassent les 700 ; ils deviennent des références majeures pour les chercheurs. Si les auteurs demeurent très divers, les universitaires occupés à des recherches sur l'histoire de Bretagne y occupent une place majeure, enseignants mais aussi étudiants, auteurs d'une maîtrise ou d'un master de bonne qualité. Les érudits se font moins nombreux mais sans disparaître. Irruption du monde moderne, une féminisation très progressive s'affirme à partir des années 80 (J. Sainclivier).

Enfin, ce n'est que très tardivement que la SHAB a mis en œuvre l'un de ses objectifs premiers : la publication de documents historiques et de livres (C. Henry). Si, comme bien d'autres sociétés savantes, le bulletin a pu publier quelques documents, la SHAB se distingue par l'ampleur de ses publications, de véritables recueils édités selon les règles scientifiques. Il faut attendre 1987 pour que soit relancée la collection *Archives historiques de Bretagne* avec la thèse de Jean-Yves Guiomar : *Le Bretonisme*². Quelques livres suivront, en particulier de précieuses traductions de travaux anglais, mais le virage majeur réside dans l'association avec les puissantes Presses universitaires de Rennes (PUR) qui connaissent sous la direction de Pierre Corbel un développement fulgurant. Des accords permettent à la SHAB de soutenir l'édition de travaux publiés aux PUR, ce qui est plus simple et assure la diffusion des ouvrages, ce dont une société savante se trouve bien incapable. En 2013, est fondée la collection *Sources médiévales de l'histoire de Bretagne* publiée en coédition avec les PUR. L'originalité de l'entreprise est à souligner car les neuf volumes aujourd'hui parus constituent une rare entreprise d'édition de textes dont les volumes, bien que très soignés, demeurent de prix accessible³.

En même temps, la SHAB s'est montrée soucieuse de visibilité dans le monde culturel, elle a été reconnue apte à bénéficier des subventions de la Charte culturelle de Bretagne créée en 1978, ce qui améliora ses moyens financiers, et dispose par la suite d'un siège au conseil culturel de Bretagne. Elle participe parfois à des salons du livre, aux Journées du Patrimoine et s'est convertie à la modernité en mettant en place un magnifique site internet où l'on peut disposer de tous les *Bulletins* et *Mémoires* jusqu'à un délai de 5 ans avant le dernier congrès.

La SHAB et le réseau des sociétés savantes historiques en Bretagne

Présenter la SHAB demeure insuffisant, on ne peut guère la comprendre sans prendre en compte l'ensemble des sociétés savantes bretonnes dont le réseau est

2 GUIOMAR, Jean-Yves, *Le Bretonisme, les historiens bretons au XIX^e siècle* Rennes,, Archives historiques de Bretagne, 1987, 444 p., réédition PUR, 2017.

3 Deux volumes ne sont pas des éditions mais des reproductions pour les cartulaires de Quimperlé et Landévennec, publiés quand même avec un certain appareil critique.

particulièrement dense et que la SHAB avait visiblement vocation à chapeauter. Cette finalité, plus ou moins avouée au début, prit corps après la Seconde Guerre mondiale. Pendant longtemps, les assemblées générales de la SHAB étaient organisées avec les sociétés départementales, puis en 1949, est mise sur pied une Fédération des sociétés sous la présidence de Gabriel Le Bras et, désormais, les congrès seront ceux conjoints de la SHAB et de la Fédération, sans qu'il soit aisé de démêler les deux structures ; très symboliquement, la SHAB est présidée par un archiviste et la Fédération par un universitaire. Outre la SHAB, ce sont donc neuf sociétés qui adhèrent : les cinq sociétés départementales (y compris la Loire-inférieure puis Atlantique), celles de Brest, Saint-Malo et de Fougères, l'Association Bretonne⁴. La SHAB obtient pour ces sociétés des subventions de la Charte culturelle, ce qui a pour effet de bloquer les nouvelles adhésions qui auraient diminué les parts. Il faudra la réforme de 2017 fusionnant SHAB et Fédération pour créer la SHAB/FSHB, au sein de laquelle un collège réunit les sociétés membres de la Fédération et autant de nouvelles, le total atteignant à présent 21.

Sans être évidemment étudiées dans les actes de ce congrès, les sociétés y apparaissent souvent et on les voit évoluer, l'Association Bretonne et les sociétés départementales, bien plus anciennes que la SHAB, ayant pris naissance dans la grande période des sociétés savantes au XIX^e siècle⁵. Le réseau est dense, une par département et parfois deux, voire trois comme en Ille-et-Vilaine ; seule l'Association Bretonne se veut régionale et, de plus, généraliste, l'histoire n'étant pas sa seule préoccupation. Aujourd'hui, toutes proposent des conférences, un bulletin annuel souvent fourni, des sorties et éventuellement des colloques, publient des livres ou les soutiennent. Elles offrent une solide assise à la SHAB, d'autant plus qu'il y a de multiples interférences entre elle et ces sociétés.

Elles ont su évoluer et, sans aller toujours trop loin dans la modernité, elles ne correspondent plus vraiment à la caricature que l'on en fait souvent, d'associations repliées sur elles-mêmes, conservatrices et, pour tout dire, témoins d'un passé révolu. Leur modernisation a commencé par la modification profonde de la sociologie de leurs adhérents. Ces petits groupes de notables se sont transformés, s'ouvrant davantage aux professions intellectuelles et plus globalement à un public cultivé, intéressé par l'histoire où se retrouvent amateurs, érudits et chercheurs ou simples curieux. Signe révélateur, la féminisation lente et très progressive mais réelle (J. Sainclivier, B. Isbled). À la SHAB, apparaissent d'abord, mais timidement, les professionnelles, archivistes et bibliothécaires. Elles sont cantonnées dans des responsabilités mineures avant de prendre toute leur place, y compris à la présidence. Dans les autres sociétés, les femmes demeurent peu visibles jusqu'à la Première Guerre mondiale et, si elles apparaissent, c'est en tant que « femme de » ou « veuve de », puis les conséquences de la guerre, le développement de l'éducation provoquent une nette progression entre les deux guerres mais l'ouverture réelle ne se fit qu'après les années 60 et, à la fin du siècle, elles atteignent la parité

4 Société archéologique du Finistère (SAF), Société archéologique et historique d'Ille-et-Vilaine (SAHIV), Société polymathique du Morbihan (SPM), Société d'émulation des Côtes-d'Armor (SECA), Société archéologique et historique de Nantes et de la Loire-Atlantique (SAHNLA), Société d'études de Brest et du Léon (*Les Cahiers de l'Iroise*), Société historique et archéologique de l'arrondissement de Saint-Malo (SHAASM), Société archéologique et historique de l'arrondissement de Fougères (SHAHF).

5 CHALINE, Jean-Pierre, *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France*, Paris, CTHS, 1995, 271 p.

dans plusieurs sociétés. Les postes de responsabilité ne s'ouvrent que lentement et d'abord les plus modestes mais, à la fin du xx^e siècle, plusieurs sociétés, comme la SHAB, ont des présidentes mais, de même, ce n'est que lentement que leur part comme auteures gagne du terrain. Il est donc significatif que la présidente de la SHAB, C. Laurent, lance un thème sur l'histoire des femmes. Finalement, les sociétés savantes suivent l'évolution de la société comme en bien d'autres domaines. Ces dernières années, beaucoup sont passées à une présence sur internet et ont un site qui expose leurs activités et publie des textes. Enfin, lors des confinements, certaines ont conservé des liens avec les adhérents par internet et ont même organisé des conférences vidéo très suivies.

Malgré ce bilan plutôt flatteur, une inquiétude se fait jour, B. Isbled s'en fait l'écho ; certaines sociétés, pas toutes, connaissent une baisse notable des adhérents quand d'autres peinent à se maintenir. On peut invoquer le vieillissement et l'image un peu désuète qui perdure dans la société. Plus que cela, le goût de l'histoire et ses pratiques sont sans doute à examiner. Dans l'Université, la recherche régionale recule pour des motifs divers alors que l'entrée massive des universitaires après les années -70 avait beaucoup contribué au succès de la SHAB. L'engouement dans le public se fait moindre ou plutôt se modifie. Les Universités du temps libre qui se sont multipliées drainent nombre d'auditeurs. Si la généalogie se maintient très bien, le souci du patrimoine dans lequel beaucoup voient leurs nouvelles racines entraîne d'autres attitudes et quantité de nouvelles associations qui mêlent défense du patrimoine et recherche sur celui-ci voient le jour et se montrent fort actives. Il est significatif que le congrès de la SHAB se soit terminé par une table ronde (J.-L. Blaise) sur la protection du patrimoine où siégeaient des représentants de la DRAC pour les Monuments historiques mais aussi le président de la *Société d'histoire du pays de Kemperlé*, A. Pennec. L'association qui a beaucoup fait pour la publication du facsimilé du cartulaire de Quimperlé⁶ s'est aussi mobilisée pour protéger et restaurer un certain nombre de monuments. Cela faisait partie, dès le début, des prérogatives des sociétés savantes et certaines demeurent fort actives en ce domaine comme la Société polymathique du Morbihan ou la Société historique et archéologique de Loire-Atlantique dont la présidente est en charge des Monuments historiques à la Drac des Pays de la Loire. Cependant nombre de sociétés locales naissent ici et là et jouent un rôle actif de *veilleurs* comme il a été dit mais aussi pour la connaissance et la mise en valeur du patrimoine. Faut-il y voir concurrence ou complémentarité ? Un travail en association serait souhaitable et surtout efficace.

En fait, ce qui semble se dégager, c'est la crise d'un modèle, celui que nous venons de décrire. Un renouvellement s'avère probablement nécessaire mais, sans faire preuve d'un optimisme béat, il faut reconnaître que les sociétés savantes bretonnes, et la SHAB spécialement, n'ont cessé de s'adapter, de se modifier. Il existe de profondes différences entre les sociétés actuelles et ce qu'elles étaient au xix^e siècle. La SHAB a su négocier avec succès un virage considérable dans les années -70 du xx^e siècle, ce qui l'a conduite au succès que l'on sait et à animer avec dynamisme la recherche historique.

6 HENRY, Cyprien, QUAGHEBEUR, Joëlle, TANGUY, Bernard, *Cartulaire Sainte-Croix de Quimperlé*, Préface d'Alain Pennec (*Association des Amis de l'abbaye Sainte-Croix de Quimperlé*), Rennes, 2014, 469 p.

La SHAB, l'Université et la recherche

La SHAB a été fondée pour se consacrer à l'histoire de la Bretagne suivant des méthodes modernes, c'est-à-dire, à l'époque, un examen minutieux et une critique des textes, qui s'étaient imposées dans l'Université et particulièrement à l'École des chartes dont étaient issus nombre de fondateurs. L'ampleur des publications démontre que le projet a été mis en œuvre mais il faut mettre au jour la diversité de ces chercheurs en histoire qui ne sortent pas tous de l'École des chartes et examiner les liens tissés avec l'Université qui, par définition, se consacre à la recherche, même si ce n'est pas uniquement à celle sur la Bretagne. D'ailleurs, il est nécessaire de voir comment la SHAB a envisagé et envisage toujours cette histoire de Bretagne dont les approches peuvent s'avérer fort diverses, voire opposées.

Les acteurs de la recherche

L'examen des auteurs de contributions dans les *Mémoires* de la SHAB est très éclairant et dévoile une profonde évolution sur un siècle. Au début, l'héritage des anciennes sociétés savantes est patent : si la très grande majorité des signatures appartient au monde des archivistes on note la présence des érudits et plus largement des chercheurs indépendants, plus ou moins qualifiés. Parmi ceux-ci, se détachent le vicomte du Halgouët ou René Couffon, ingénieur de profession mais qui se montra un érudit d'une grande efficacité et extrêmement productif, se plaçant au cinquième rang des contributeurs. Parmi ce groupe, il faut faire une place à part à un type de chercheur aujourd'hui disparu, ou presque, mais qui joua un grand rôle dans les études historiques locales, les *œux* ecclésiastiques (Y. Celton). Ceux-ci étaient, aux XIX^e et XX^e siècles, fortement sensibilisés à l'histoire durant leur formation. Les séminaires dispensaient des cours d'histoire, voire éventuellement d'archéologie ou d'histoire de l'art, et plusieurs évêques demandèrent la rédaction de cahiers de paroisses dont l'écriture a pu se poursuivre jusque vers le milieu du XX^e siècle. En Ille-et-Vilaine, ils ont été recueillis et l'on n'en compte pas moins de 431. Ceci poussa maints recteurs à publier des monographies paroissiales, une base de l'histoire locale, mais certains ecclésiastiques sont allés beaucoup plus loin.

Dans tous les départements bretons se sont manifestés nombre de prêtres qui se consacrèrent activement, et avec compétence, à la recherche historique ; le recrutement alors soutenu permettait de les décharger largement d'un ministère en leur confiant, par exemple, une aumônerie qui leur laissait du temps pour travailler. On peut citer l'abbé Duine, aumônier du lycée de garçons de Rennes, remarquable historien de l'Église mais assez marginalisé dans l'institution. Certains occupent des positions majeures. Le chanoine Danigo, dans le Morbihan, professeur au petit séminaire de Sainte-Anne-d'Auray domina le département dans le troisième quart du XX^e siècle ; publiant beaucoup, il ne tarda pas à devenir membre correspondant de la Commission supérieure des Monuments Historiques, et intégra la pré-commission de l'Inventaire général. Logiquement, il présida la Société Polymathique du Morbihan. Chanoines et simples prêtres accomplissent un gros travail dans le Finistère, tels les chanoines Le Roy et Pérennès ou l'abbé Kerbirou, l'un des quelques ecclésiastiques qui allèrent jusqu'à soutenir une thèse de doctorat. Il faut citer particulièrement le chanoine François Falc'hun qui domina les études sur la langue bretonne, soutint une thèse et devint professeur à l'université de Rennes.

Tout naturellement, ces prêtres, mais aussi des religieux en moindre nombre, peuplent les sociétés savantes où ils occupent souvent des postes de responsabilité. On en découvre plusieurs parmi les fondateurs de la SHAB et, dès les premiers

temps, on compte 39 ecclésiastiques, dont plusieurs évêques, soit 15 % des adhérents, en 1961 ils sont encore un peu plus de 10 %. Ensuite, la raréfaction du clergé, les orientations nouvelles où l'histoire compte sans doute moins dans la formation du clergé voient cette part importante de l'activité historique se déliter, même si aujourd'hui quelques-uns assurent brillamment l'héritage.

Enfin, s'imposent largement les gens du métier, à commencer par les chartistes, initiateurs de la SHAB et membres très actifs de la Société dont ils ne se contentent pas de peupler les postes de responsabilité. Formés à l'histoire, évoluant de par leur métier au milieu des documents qui permettent de l'écrire, ils représentent une part majeure des auteurs, du moins dans les premières décennies. Nombre de leurs thèses sont publiées partiellement ou sous forme remaniée, une très bonne chose quand on sait que ces travaux sont difficilement accessibles. Certains publient nombre d'articles comme Roger Grand, professeur à l'École des chartes et fondateur de la Société. Jusqu'en 1975, ils forment un contingent majeur. Ensuite, leur part se fait moins importante mais parce que les universitaires vont s'imposer beaucoup plus.

Les relations avec l'Université s'établissent dès la fondation. Mgr Duchesne, directeur de l'École française de Rome, et Joseph Loth, professeur au Collège de France, acceptent d'être nommés présidents d'honneur et Georges Dottin, doyen de la faculté des Lettres, préside le premier congrès à Rennes. Henri Sée, le brillant historien de la faculté des Lettres rennais, donne plusieurs articles et souligne la convergence des vues sur la méthode historique entre l'Université et la SHAB. Dans l'entre-deux-guerres, une bonne part du corps professoral des Lettres, il est vrai peu nombreux, adhère à la Société. Ces professeurs ne publient guère à la SHAB, préférant la revue universitaire, les *Annales de Bretagne*. Par contre, très vite, s'impose la présence des juristes, en particulier ceux qui enseignent l'histoire du droit : Émile Jobbé-Duval, François Olivier-Martin (Paris), et bien sûr Edmond Durtelle de Saint-Sauveur qui publia une importante histoire de Bretagne. C'est un autre professeur d'histoire du droit, Jacques Brejon de Lavergnée, qui succède en 1965 à la présidence de la SHAB à Barthélemy Amédée Pocquet du Haut-Jussé. Ce chartiste, nommé à la chaire d'histoire de Bretagne établie à la faculté des Lettres en 1941, l'occupait depuis 1942, faisant le lien entre l'Université et la SHAB. Il sera pour les *Mémoires* un auteur prolifique sur toutes les époques et les sujets les plus divers.

Les actes consacrent, à juste titre, un article entier à l'apport des historiens du droit (Th. Hamon). Il rappelle le rôle d'E. Durtelle de Saint-Sauveur, en particulier pour l'édition des travaux de Maurice Planiol, de J. Brejon de Lavergnée qui travailla beaucoup sur la très ancienne coutume de Bretagne et les institutions bretonnes, puis Marie-Yvonne Crépin qui éclaira largement la justice bretonne d'Ancien Régime. On ne saurait oublier par ailleurs les apports majeurs de Catherine Plessix-Buisset sur la justice sous l'Ancien Régime et bien sûr d'Hubert Guillotel pour le Moyen Âge.

Les historiens entrent en force dès les années 70, l'ouverture de nouvelles universités et l'extension des études supérieures dilatant fortement le corps universitaire. Quelques grands historiens comme Jean Delumeau, sans toujours publier dans les *Mémoires*, contribuent à faire connaître le développement de l'École des *Annales* (A. Croix). Les dernières décennies du xx^e siècle voient les universitaires occuper une place majeure parmi les auteurs. S'ils préfèrent souvent divulguer leurs recherches originales dans des livres ou revues spécialisées, ils exposent fréquemment leurs découvertes dans les *Mémoires* de la SHAB. Jean-Pierre Leguay publie ainsi pendant de nombreuses années de copieux articles sur la vie à la fin du Moyen Âge dans la ville où a lieu le congrès. Sont ainsi représentées

les universités de Rennes (Guy Devailly, Hervé Martin, Alain Croix, Jacqueline Sainclivier), de Brest (Patrick Galliou, Jean Kerhervé, Jean-Christophe Cassard, Philippe Jarnoux, Christian Bougeard), mais aussi Nantes (Jean-Luc Sarrazin) et Angers (Noël Yves Tonnerre, Michel Nassiet). L'histoire de l'art est brillamment représentée par André Mussat qui, outre quelques articles, joue un grand rôle dans la présentation de monuments lors des excursions. On ne saurait oublier le rôle de deux chercheurs gallois, Gwyn Meirion-Jones et Michael Jones, qui investissent leur recherche en Bretagne (G. Meirion-Jones, M. Jones) et publient nombre d'études sur les manoirs et les institutions duciales.

Ces enseignants dirigent des recherches, mémoires, masters, doctorats et beaucoup de ces travaux, quand ils sont de bonne qualité, trouvent un accueil dans les *Mémoires* de la SHAB. On pourrait ajouter à cette cohorte les derniers héritiers des érudits et anciens chercheurs indépendants, des passionnés d'histoire qui ont acquis des titres universitaires de haut niveau mais sans s'engager dans une carrière enseignante, deux d'entre eux fournissant des contributions dans ces actes (André Yves Bourgès, Philippe Guigon).

Si les actes du centenaire ont privilégié très fortement les universitaires, aujourd'hui la SHAB conserve un vivier d'auteurs diversifié où les spécialistes côtoient nombre de généalogistes attirés par l'histoire ainsi que des amateurs plus ou moins aguerris dont la production fait voisiner articles de fond et plus modeste histoire locale qui peut faire d'ailleurs émerger des exemples des plus intéressants. À côté de son souci de recherche, la SHAB se révèle un creuset où peuvent se rencontrer différents groupes passionnés par l'histoire et surtout diffuse dans ce milieu les résultats de la recherche universitaire. À cet égard, s'est développée considérablement la part des comptes rendus de livres, plusieurs dizaines pour chaque tome, ce qui en fait un outil indispensable pour suivre la production historique. À maints égards, la SHAB est devenue une véritable interface accomplissant un travail de passeur pour la connaissance de l'histoire de Bretagne.

Quelle histoire de Bretagne ?

Dès la fondation, les statuts précisent les objectifs : « La SHAB a pour but l'étude de l'histoire de la Bretagne et de toutes les sciences auxiliaires de l'histoire. Le champ de ses études s'étend de la préhistoire inclusivement jusqu'en 1848. Il inclut la philologie celtique et bretonne⁷ ». Ce texte aux conceptions et au vocabulaire bien marqués par leur temps est sans ambiguïté. La SHAB s'attache à toute l'histoire de Bretagne, vaste entreprise qui ne va pas sans soulever quelques difficultés.

La Société étudie l'histoire de Bretagne et sa langue, au passage on ne retient que le breton, mais les études celtiques sont bien implantées à Rennes dès cette époque et sont considérées comme un élément indispensable des études bretonnes. Le terme final de 1848 ne doit pas surprendre, dépasser la Révolution était déjà relativement audacieux et, longtemps, l'Université demeurera rétive à une histoire trop proche, considérée comme trop défavorable à l'impartialité nécessaire. Il faudra attendre les années 70 du xx^e siècle pour voir les premières thèses abordant pleinement ce siècle et l'histoire très contemporaine. Cette Bretagne s'inscrit dans les limites classiques du duché incluant aujourd'hui les cinq départements dans la fédération des sociétés savantes, constat historique plus que revendication politique. Bien sûr, elle comprend l'histoire des Bretons hors de la province, navigateurs,

⁷ Congrès du centenaire..., *op. cit.*, t. I, p. 36.

explorateurs, missionnaires. Cela conduit à une certaine artificialité pour les périodes antérieures au duché mais c'est le lot de toute histoire régionale.

La linguistique et l'étude de la langue, bien présentes au début de la SHAB en raison du patronage très fort de J. Loth et de l'importance accordée à ce type d'étude, se réduira nettement par la suite. À côté de Rennes où enseigneront des maîtres prestigieux, longtemps, l'École pratique des hautes études constituera un pôle pour cette discipline (P.-Y. Lambert) et les échanges avec la ville bretonne seront très suivis. À cette tradition d'étude de la langue bretonne et autres langues celtiques ne se superposa qu'un très discret soutien à la diffusion de l'enseignement du breton, il n'en est que plus remarquable que le congrès de Carhaix inaugurant le deuxième centenaire soit consacré aux langues de la Bretagne, ce qui inclut le gallo, innovation certaine.

Cet aspect est sans doute à mettre en relation avec la question du mouvement breton, régionaliste ou autonomiste. Un article retrace avec subtilité les rapports de la SHAB avec le mouvement breton à travers les *Bulletins* de la société publiés de 1920 à 1974 (R. Calvez). L'auteur y analyse la présence en creux de la langue bretonne et du discours régionaliste ou nationaliste. La SHAB s'est fondée sur un refus politique, celui de la tendance monarchiste très implantée dans l'Association Bretonne. Archivistes et universitaires, fonctionnaires de la République, ne pouvaient guère s'associer à des mouvements qui la contestaient. Cela vaut aussi pour le mouvement politique régionaliste qui tient un discours très hostile. La SHAB ignore ces mouvements dans ses publications mais ne peut le faire complètement. Elle publie quelques comptes rendus de livres, évidemment assez critiques. Bien sûr, elle refusera le choix collaborationniste des ultras du mouvement breton et continuera à les ignorer. Par contre, après la guerre, elle aurait noué, selon Ronan Calvez, une alliance de fait avec le mouvement Ar Falz, nettement à gauche pour promouvoir l'enseignement du breton mais il subsistera une nette différence : la SHAB, fidèle à ses premières orientations linguistiques, soutient l'étude de la langue quand le mouvement breton veut développer son utilisation pour affirmer une identité.

Avec le temps, la Société s'ouvrant à l'étude du xx^e siècle, il devenait difficile d'ignorer l'histoire du mouvement breton. Grâce au dépôt de leurs archives au CRBC de Brest par les principaux chefs exilés du PNB, une thèse a pu être soutenue sur le sujet et son auteur nous livre une analyse de l'utilisation de l'histoire par les nationalistes bretons en décrivant « Le roman national des nationalistes bretons » (S. Carney). Leur conception s'opposait en tout point à celle de la SHAB et tout dialogue était sans doute impossible, tant les militants bretons détestaient les universitaires. Face à une société savante soucieuse de développer une histoire moderne, rigoureuse dans ses méthodes et autant que possible objective, et dont les dirigeants, souvent fonctionnaires de l'État, reconnaissent pleinement la République, les régionalistes ou autonomistes dénoncent une histoire officielle, trop inaccessible et qui masque la réalité. Ils veulent dévoiler ce qu'ils présentent comme une histoire cachée trop longtemps. Pour cela, ils s'appuient sur les conceptions d'A. de La Borderie largement dépassées et se soucient surtout de vulgariser l'histoire sous forme de petits manuels dont le modèle initial demeure l'*Histoire de notre Bretagne* par Jeanne Coroller alias Danio. En gros, après l'âge d'or des ducs, la Bretagne aurait connu les affres de la domination française. Le but n'est pas la recherche mais l'utilisation de l'histoire comme arme politique car ils voient en elle un élément indispensable et fondamental pour construire la nation. Pour diffuser largement cette histoire, ils s'appuient sur des supports modernes et diversifiés : textes courts et

accessibles, images, bandes dessinées et aujourd'hui supports numériques, vidéos etc. Avec la fin du xx^e siècle, une évolution se fait sentir qui n'est sans doute pas assez soulignée par l'auteur, si les thématiques de l'ouverture au monde, de la Bretagne rebelle se font jour, certaines publications deviennent aussi moins caricaturales et même conformes aux canons de l'étude historique. Il faut reconnaître la réussite de *L'histoire de la Bretagne et des Pays celtiques* des éditions Skol Vreizh, très loin des conceptions évoquées précédemment et rédigée largement par des universitaires au fait des choses et attachés à leur région. Le livre, complété, remanié, connu de multiples éditions. On s'en doute, la plupart des productions antérieures ne sont guère relevées dans les *Bulletins* de la SHAB !

En dernier lieu, une interrogation subsiste sur la pertinence du cadre régional pour écrire l'histoire. Certes, la Bretagne n'est pas la seule région à développer une production historique et la chose ne soulève pas de problème. Pourtant, des auteurs s'interrogent sur la pertinence de ce cadre, au moins pour l'étude de certaines questions. Il est vrai que la préhistoire ou l'époque gallo-romaine ne s'y intègrent pas très bien et, de plus, relèvent d'autres découpages spatiaux significatifs. De la même façon, pour les périodes post-révolutionnaires, quand la Bretagne est réduite à cinq départements, les études historiques demeurent possibles, bien sûr, mais pas toujours aisées. Cependant, et les Actes du centenaire le manifestent avec évidence, la production historique demeure active et, si les périodes de l'histoire rencontrent un succès inégal qui varie d'ailleurs avec le temps, l'ensemble est bien couvert.

Pour le territoire, c'est encore plus net. Si nombre d'articles étudient des questions diverses, plus ou moins générales, beaucoup d'autres s'appliquent à une étude très locale. Globalement, tout l'espace breton se trouve mis en valeur. La Fédération des sociétés savantes de Bretagne reflète cette diversité mais, surtout, le congrès qui pérégrine chaque année dans une ville différente provoque, à chaque fois, la rédaction de plusieurs articles sur ce lieu, constituant un dossier très neuf et certains ont récemment fait l'objet d'une publication à part, et avec succès. Ainsi, sortent de l'ombre Guingamp ou Pornic, mais aussi Quintin, Lannion ou Montfort-sur-Meu. Ce territoire doit être, cependant, approché de différentes façons. Pour les études religieuses (Y. Tranvouez), le cadre breton est pertinent jusqu'à un certain point, tout comme il l'est pour l'histoire politique du duché mais certaines questions doivent être vues au niveau de plus petites régions, comme le Léon ; il est toutefois fort possible que certaines études à venir soient obligées de dépasser le cadre régional. C'est ce qu'affirme l'auteur de l'article sur la réforme grégorienne (F. Mazel) : les premières études, centrées d'abord sur la Bretagne, ont poussé à voir des spécificités comme un retard de la réforme alors qu'aujourd'hui, on considère que la Bretagne s'aligne sur une évolution globale, le diocèse, la province ecclésiastique ou le grand Ouest constituant les cadres d'étude les plus pertinents pour les évêques, l'érémisme, etc. Il en va de même dans l'histoire rurale, on peut isoler avec profit la basse-Bretagne ou la côte atlantique mais sur ce plan la haute-Bretagne se fond largement avec l'Ouest intérieur et les auteurs de la mise au point historiographique (I. Guégan et B. Rabot) chargés, il est vrai, d'un vaste domaine, auraient pu, pour la seigneurie ou le bocage, recourir beaucoup plus à des ruralistes qui traitent de la haute-Bretagne dans un cadre qui comprend le Maine et l'Anjou. La thèse pionnière de Jean-Claude Meuret sur les marges de la Bretagne et de l'Anjou

démontre que la frontière ne sépare pas en ces domaines⁸. Les travaux de Magali Watteaux, à partir de sa thèse sur la Vendée, apportent à un vaste espace occidental qui inclut la haute-Bretagne, une synthèse globale sur le paysage et le parcellaire, enrichie de son expertise d'archéogéographe⁹.

On a parfois reproché à l'historiographie bretonne de rester trop rivée à son territoire et certains auteurs s'en font l'écho. Pour l'étude de l'immigration bretonne, l'influence du schéma construit par A. de La Borderie a été très prégnant et les historiens n'ont pas assez regardé la production britannique qui s'en était largement libérée et proposait de nouvelles hypothèses (M. Coumert). La focalisation extrême sur le territoire breton a cru reconnaître une originalité qui s'effondre souvent avec un peu de regard vers l'extérieur. C'est bien la démarche de Gauthier Aubert qui, étudiant les Bonnets rouges et la crise de 1675, affirme qu'il faut le faire dans le contexte général du royaume (G. Aubert). L'histoire bretonne s'éclaire à la lumière du comparatisme. Malgré ces réserves finalement limitées, il faut reconnaître que le travail des chercheurs, amateurs, archivistes, universitaires sur cet ensemble breton a été considérable et le bilan est impressionnant.

Cent ans d'historiographie

Pour l'essentiel, les deux tomes des actes sont consacrés à établir le bilan de la recherche en articles assez courts, conséquence de la volonté de ne pas trop charger les communications lors du congrès. Le tout dresse un vaste tableau de la production historique en un siècle qui s'avère fort riche et pour toutes les périodes. Il va sans dire que nous sommes incompétent pour juger de près ces multiples questions, l'essentiel est de relever cette richesse mais aussi les lacunes et les originalités qui sont révélatrices et parlantes.

Choix ou contraintes, un panorama contrasté

Un coup d'œil sur la table des matières laisse apparaître des distorsions manifestes mais il faut aussi remarquer des lacunes. Il n'est pas question d'incriminer les organisateurs qui ont accompli un travail remarquable mais plutôt de discerner la situation et les qualités ou insuffisances de la recherche aujourd'hui qui transparaissent dans le contenu de ces volumes. Une première absence relève sans doute d'une autre raison. L'abondance de la matière, les hasards aussi des textes des contributeurs n'ont pas fait ressortir les ouvrages généraux en un ou plusieurs volumes relatifs à l'histoire générale de Bretagne qui pourtant constituent quasiment une catégorie à part. Ici ou là apparaissent les ouvrages classiques mais anciens qui demeurent des références, critiquées bien sûr mais toujours utilisées ou citées, celle de A. de La Borderie ou E. Durtelle de Saint-Sauveur¹⁰. Plus gênante est la discrétion des mentions des nouvelles histoires comme celle dirigée par J. Delumeau

8 MEURET, Jean-Claude, *Peuplement, pouvoir et paysage sur la marche Anjou-Bretagne (des origines au Moyen-Age)*, Laval, Société d'archéologie et d'histoire de la Mayenne, 1993, 656 p.

9 Par exemple : WATTEAUX, Magali, « Sous le bocage, le parcellaire... », *Études rurales*, n°175-176, juil.-déc. 2005, p. 53-80.

10 DURTELLE DE SAINT-SAUVEUR, Edmond, *Histoire de Bretagne des origines à nos jours*, 2 vol., Rennes/Paris, Plihon/Plon, 1935, 403 et 482 p.

qui introduisit les objectifs de l'École des Annales dans l'histoire de la province¹¹. Surtout ne sont cités que quelques volumes de la considérable *Histoire de Bretagne* des éditions Ouest-France dirigée par André Chédeville qui ne compte pas moins de douze volumes¹². L'entreprise qui se déroula sur une vingtaine d'années (1979-2004) propose une mise au point exceptionnelle de l'histoire de la Bretagne, certains volumes sont devenus des classiques et le chercheur doit toujours s'y reporter. On a déjà parlé de *l'Histoire de Bretagne et des Pays celtiques* qui parut en maintes éditions et sous des formats différents¹³. Sa diffusion, très grande dès ses débuts, continue encore. Il faudrait aussi évoquer les nombreuses histoires de villes, dès les années 1970, Vannes, Saint-Malo, et pas uniquement des capitales, Lorient, ou Landerneau, Fougères tout récemment¹⁴ et bien d'autres ont eu leur volume¹⁵. Nombre d'auteurs ont proposé, et cela continue, leur histoire de Bretagne, livrant, à travers un récit attendu, une lecture personnelle comme Georges Minois ou Joël Cornette¹⁶. Il ne faudrait pas oublier non plus les remarquables dictionnaires publiés et qui offrent des mises au point souvent rapides mais bien utiles¹⁷.

La lecture des deux tomes d'Actes laisse apparaître une très grande inégalité de traitement entre les époques de l'histoire. La préhistoire est absente comme la période gallo-romaine, plus tard, celle des rois bretons n'apparaît pas, pas plus que la période ducale qui, il y a quelques années, a suscité nombre de travaux : J. Kerhervé, J.-P. Leguay, M. Jones. Ensuite commence une période faste : Anne de Bretagne et l'Acte d'Union ont une contribution puis la période moderne est très largement couverte – ne manque que l'histoire religieuse – pour se terminer sur la Révolution. Puis on saute à la Seconde Guerre mondiale, le xx^e siècle ayant en plus l'étude religieuse, l'urbanisme et l'histoire vue par les régionalistes. C'est peu.

On ne peut voir là de simples incidents d'organisation, mais plutôt le reflet de la recherche dans l'Université, puisque c'est elle qui est surtout sollicitée pour ces bilans historiographiques. Les recrutements ont changé. Naguère, les assistants entamaient une thèse sur la région, cela était plus pratique et des non bretons comme Henri Fréville ou Jean Meyer ont réalisé de grandes thèses bretonnes. Depuis maintenant quelques décennies, les universités recrutent comme maîtres de conférences des docteurs qui ont soutenu une thèse en Bretagne ou ailleurs. Bien plus, aujourd'hui, les postes sont bloqués depuis une quinzaine d'années, si bien que nombre de doctorants ayant réalisé des travaux sur la Bretagne ne trouvent pas de poste et abandonnent souvent la recherche. En même temps, les universités

11 DELUMEAU, Jean (dir.) *Histoire de la Bretagne*, Toulouse, Privat, 1971, 402 p.

12 CHEDEVILLE, André (dir.), *Histoire de Bretagne*, Rennes, Ouest-France/Université, 12 vol.

13 Collectif, *Histoire de la Bretagne et des Pays celtiques*, Morlaix, 1980-1984.

14 BACHELIER, Julien (dir.), *Histoire de Fougères*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2022, 287 p.

15 LE BOUÉDEC, Gérard et CERINO, Christophe, *Lorient ville portuaire : une nouvelle histoire des origines à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017 ; KERHERVE, Jean et ÉLEGOËT, Louis, *Histoire de Landerneau*, Morlaix, Skol Vreizh, 2017.

16 MINOIS, Georges, *Nouvelle histoire de la Bretagne*, Paris, Fayard, 1992 ; CORNETTE, Joël, *Histoire de la Bretagne et des Bretons*, 2 vol., Paris, Seuil, 2005.

17 CROIX, Alain et VEILLARD, Jean-Yves *Dictionnaire du patrimoine breton*, Rennes, Apogée, 2000, 1103 p. ; CASSARD, Jean-Christophe et *alii*, (dir.), *Dictionnaire d'histoire de Bretagne*, Morlaix, Skol Vreizh, 2008, 940 p.

accueillent des recherches très diversifiées et ouvertes sur le monde, si bien que les chercheurs sur la Bretagne se font rares, et même très rares à Nantes ou Lorient. Cela explique largement la faiblesse de l'histoire contemporaine ou inversement la richesse de l'histoire moderne dans les actes du centenaire mais aussi dans les publications historiques en général.

La faible présence de l'archéologie surprend d'autant plus que la SHAB est société d'histoire et d'archéologie, même s'il faut sans doute l'entendre au sens du XIX^e siècle. La chose n'a pas échappé à l'un des membres du bureau, par ailleurs archéologue chevronné (Ph. Guigon) qui n'hésite pas à titrer « le A de SHAB : archéologie ou amnésie ». Si l'archéologie est bien dans les buts de la SHAB, les articles d'archéologie ne correspondent qu'à 6 % du total des publications, résultats modestes et variables selon les époques ! Les sociétés départementales se soucient plus ou moins de l'archéologie : longtemps la Société polymathique du Morbihan a beaucoup publié sur les mégalithes et la Société archéologique du Finistère tient une chronique des chantiers de fouilles. Le volume du centenaire aborde peu la question, outre le texte cité, un très intéressant article sur les Gaulois (A. Veillard-Le Tiec, M. Le Puil-Textier, T. Nicolas), partant des érudits du début du XX^e siècle, relate les grandes fouilles récentes, en particulier celles de Paule¹⁸. Les usages funéraires sont examinés tant du point de vue de l'architecture funéraire que des pratiques de la crémation, à la lumière de techniques scientifiques modernes telles que l'imagerie médicale, l'examen tomographique. Pour le reste, les contributions ne touchent guère les apports de l'archéologie qui, outre son domaine classique de la préhistoire, de la protohistoire et de la période gallo-romaine, a pourtant maintenant largement pénétré les périodes historiques comme le Moyen Âge. Outre les classiques fouilles de nécropoles et cimetières, on a vu se développer les travaux sur les fortifications et les villages ruraux avec de grands décapages favorisés par l'archéologie préventive. Même l'époque moderne a été abordée avec le cas de Louise de Quengo retrouvée presque intacte dans son cercueil aux Jacobins de Rennes¹⁹. Ainsi peuvent se retrouver et collaborer historiens et archéologues. Si l'on peut être tout à fait d'accord avec le bilan de l'histoire rurale (I. Guégan et B. Rabot) pour trouver l'archéologie précieuse en ce domaine, ses apports sont loin d'être ponctuels, le nombre des fouilles rurales permet maintenant des études généralisées, sans parler du site carolingien de Montours d'intérêt majeur, et on peut y adjoindre les archéosciences, dont la palynologie qui a beaucoup servi pour l'étude des paysages et du bocage ainsi que dans la thèse de Aurélie Reinbold évoqués par les auteurs²⁰. Cette association nécessaire exige un travail d'équipe, d'association, le même personnage ne pouvant intégrer les multiples paramètres scientifiques ; les articles d'archéologie ont fréquemment plusieurs auteurs, ce qui rend compte de la très grande

18 En Saint-Symphorien (Côtes-d'Armor).

19 COLLETER, Rozenn, PICHOT, Daniel, CRUBEZY, Éric, *Louise de Quengo, une bretonne du XVII^e siècle, archéologie, anthropologie, histoire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2021.

20 CATTEDU, Isabelle, *Les habitats carolingiens de Montours et La Chapelle-Saint-Aubert, Ille-et-Vilaine*, Paris, MSH, coll. Documents d'archéologie française, n° 89, 2001. Pour l'étude du bocage, on pourrait citer la synthèse publiée par le groupe rennais composé de vingt personnes aux compétences très diverses, palynologues, archéologues, historiens, agronomes, etc. « Bocages armoricains et sociétés, genèse, évolution et interactions », dans MUXART, Tatiana *et alii*, *Des milieux et des hommes : fragments d'histoires croisées*, Paris, Elsevier, 2003, p. 115-132.

spécialisation dans la discipline. On peut regretter que le hasard des communications n'ait pas permis de développer cet aspect qui constitue sans doute, parmi d'autres, un champ de renouvellement des études du passé.

Cela entraîne à se poser la question de la rareté relative de l'archéologie dans les publications de la SHAB. Plutôt qu'une certaine timidité des fondateurs à cet égard, il faut quand même reconnaître qu'au début, les archéologues étaient peu nombreux, puis les universitaires comme Roland Giot (Préhistoire) ou Pierre Merlat (Gallo-Romains) ont bien été présents comme quelques bénévoles mais l'activité archéologique demeurait assez limitée. Aujourd'hui, l'absence des archéologues a sans doute une autre explication. L'archéologie s'est développée et professionnalisée autour de l'Inrap principalement et de sociétés privées. Leur activité est considérable et la spécialisation, le développement des techniques et méthodes scientifiques ont poussé les archéologues à développer leurs propres réseaux associatifs et de publication et ils ne viennent pas spontanément à la SHAB ; aussi faut-il envisager des collaborations sans doute plus sollicitées. Dans les absences, on peut aussi regretter celle de l'histoire de l'art, des chercheurs de l'Inventaire qui furent longtemps des collaborateurs importants de la SHAB à laquelle ils firent connaître leurs recherches et découvertes.

Un bilan remarquable

L'analyse des mises au point historiographiques nécessiterait de longs développements et des compétences difficiles à réunir en une seule personne mais un rapide survol de ces analyses qui constituent une véritable somme est évidemment indispensable.

Le Moyen Âge a droit à trois textes sur des points sensibles de la recherche. L'hagiologie, étude des vies de saints (A.-Y. Bourguès), est au cœur de l'histoire de la Bretagne des premiers temps du Moyen Âge. Arthur de La Borderie en avait fait une base majeure de son histoire, ce que les hypercritiques comme Ferdinand Lot vont détruire malgré les lectures plus sereines mais efficaces de Mgr Duchesne et de l'abbé Duine. Les études reprendront beaucoup plus tard avec la fondation du CIRDoMoC (1985) à l'abbaye de Landévennec et les travaux de Léon Fleuriot, Gwénaél Le Duc et Bernard Merdrignac qui montra que les textes en disaient plus sur les auteurs et leur époque que sur la vie des saints qu'ils racontaient. Aujourd'hui, les historiens étudient plus ces textes hagiographiques dans leur cohérence que pour y puiser des traces historiques d'autant plus problématiques qu'ils furent sans cesse réécrits. L'auteur termine son étude en critiquant sévèrement « l'hagiotraditionisme » qui anime deux projets fidèles à la lecture ancienne, la réanimation du *Tro Breizh* et *la Vallée des Saints*, en Carnoët.

Les migrations bretonnes, autre thème très discuté, font l'objet d'une révision majeure (M. Coumert). L'auteure note la persistance du schéma de A. de La Borderie jusqu'aux années d'après-guerre. En se référant aux chercheurs britanniques plus indépendants à l'égard de cet héritage et aux études actuelles sur les peuples après la fin de l'empire romain, Magali Coumert propose de voir non pas des vagues migratoires mais des déplacements nombreux de gens trop banals pour qu'en parlent les textes qui ne signalent que les voyages des « saints ». Il y a bien installation de migrants en Bretagne continentale, la désignation *Brittania* l'atteste, mais c'est à l'époque carolingienne que les intellectuels, dans leur logique, proposèrent une construction reposant sur des communautés ethniques stables dès les origines.

Beaucoup plus tard, se produit la réforme grégorienne (F. Mazel). Les premières études suivent le schéma classique d'une église dépravée aux mains des laïcs, réformée par les moines venus de la Loire. On notait un retard breton controuvé par les recherches de Hubert Guillotel qui voit l'intervention papale très tôt à Nantes. Par la suite, les études ont envisagé la réforme comme un fait plus global et même un tournant dans les siècles médiévaux. Dans les dernières années, la recherche bretonne s'est souvent montrée dynamique sur les formes de la réforme, l'érémitisme avec Robert d'Arbrissel, le développement des chancelleries et l'écriture d'une série de textes, l'organisation des territoires ecclésiastiques du diocèse à la paroisse remarquablement étudiée dans la thèse d'Anne Lunven. Dans ce domaine du religieux, l'apport a été incontestablement essentiel.

Après s'ouvre la transition vers l'époque moderne avec Anne de Bretagne (M. Nassiet) et les effets de l'acte d'Union (D. Le Page). Le premier fait un point très clair et engagé sur les travaux concernant la duchesse et reine. Il reproche à beaucoup d'auteurs de ne pas aller assez aux sources souvent publiées, mais pour certaines un peu confidentielles. Réprouvant la vision d'une femme écrasée par son destin et incapable d'agir, il brosse le portrait d'une femme volontaire et capable de s'imposer, même si elle vécut des moments difficiles. La complexité du personnage, issue de sa dualité de statut, demeure difficile à analyser. Est enfin souligné le développement des recherches sur le mécénat d'Anne de Bretagne tant dans le royaume que dans le duché, tant par ses constructions que par la protection des intellectuels et artistes, sa collection de livres ou le développement de sa chapelle. Cela nous conduit à l'acte d'Union et à l'intégration du duché. Après un rappel de la construction d'un État breton par les ducs et les guerres, Dominique Le Page revient sur la duchesse Anne, ses mariages, son rôle de duchesse et de reine mais, surtout après l'union personnelle, aborde l'union définitive. Aujourd'hui, le débat porte souvent sur la confiance que l'on peut accorder au récit de Bertrand d'Argentré, historien bien informé par son père mais aussi très engagé. Si l'on s'accorde à considérer l'édit d'Union comme inéluctable, le poids respectif de la volonté du roi et le consentement des États demeurent à peser, comme l'écrit Philippe Hamon. Ensuite l'intégration est suivie sur plus d'un siècle à travers les gouverneurs mieux connus maintenant, en particulier Jean de Brosse, duc d'Étampes dont le rôle a été réévalué. L'adhésion de la noblesse a besoin d'être encore approfondie mais on connaît mieux le développement institutionnel avec le parlement installé définitivement à Rennes, la chambre des comptes à Nantes et le rôle des États qui votent les impôts et établissent un système très avantageux pour la noblesse et la grande bourgeoisie urbaine.

L'impact des guerres de Religion est ensuite examiné (Ph. Hamon). Fort limité au début, le conflit pesa surtout avec la guerre de la Ligue et la révolte du duc de Mercœur. Les conséquences politiques s'avèrent importantes. Les institutions ducales maintenues en sortirent renforcées dans leur autorité, en particulier les États. Ceux-ci choisirent Rennes pour siège du parlement par vote après un fort lobbying de la ville. La suite demeura marquée par la rivalité de Rennes et Nantes. Par contre, malgré ses ravages, la guerre ne remit pas en cause la prospérité de la province qui commençait à s'affirmer. Cela nous introduit aux XVII^e et XVIII^e siècles qui commencent par deux communications sur les activités maritimes, commerciales (P. Pourchasse) et militaires (O. Chaline). La première rappelle les travaux déjà anciens de Henry Touchard ou Jean Tanguy qui ont mis en lumière la place considérable des bateaux et marins bretons aux XV^e et XVI^e siècles. Leurs petites embarcations correspondaient à la demande et ils pratiquèrent un cabotage actif de

l'Espagne à la Baltique. Ils participèrent aussi aux voyages de découverte en Amérique avec Cartier et au développement de la pêche à la morue sur les bancs de Terre-Neuve. Les siècles suivants ont été étudiés depuis par des travaux d'André Lespagnol sur Saint-Malo ou de Gérard Le Bouëdec sur Lorient et nombre de petits ports. Les Bretons s'adaptèrent, eurent des navires plus gros, se lancèrent dans les affaires et les ports comme Saint-Malo ou Nantes puis Lorient (base de la Compagnie des Indes) participèrent au commerce lointain dont le commerce triangulaire qui fit d'abord la fortune de Nantes.

Si la Bretagne, dès les ducs Montfort, se révéla frontière maritime, celle-ci ne fut vraiment organisée que sous Louis XIV, face aux menaces surtout britanniques et hollandaises. Brest devint le cœur de la marine royale et cela eut des répercussions économiques aussi bien qu'humaines, Colbert organisant ce qui deviendra l'Inscription maritime. En même temps, il fallut surveiller les côtes pour éviter débarquement, blocus et coup de main, laissant aussi agir les corsaires.

Deux études très fouillées font le tableau de la Bretagne des XVII^e et XVIII^e siècles, le problème du pouvoir royal et de l'absolutisme (G. Aubert) et l'Âge d'or (Ph. Jarnoux). Le premier présente avec précision et nuances les grandes orientations de la recherche. La mise au jour des analyses sociales des grandes institutions aboutit à cerner un absolutisme plus modéré qu'on ne l'a cru et le poids de la noblesse, en particulier dans les États, qui a largement su s'imposer et établir une fiscalité qui l'avantageait. Philippe Jarnoux cerne remarquablement le concept récent de l'Âge d'or, sa réalité et ses limites mettant en lumière une réelle prospérité de la province du XV^e siècle aux années 1670. Par contre, il nuance fortement la vision d'un XVIII^e siècle en crise, sauf pour les années proches de la Révolution, laquelle achève ce long cycle historiographique (S. Mabo). Le bicentenaire a déjà beaucoup fait et la contribution souligne ce qui a été accompli depuis. Les travaux sur la chouannerie et l'antirévolution ont notablement diminué au profit des acteurs, de leur sociologie et, en particulier, des femmes.

Comme nous l'avons noté, nous sautons ensuite à la Seconde Guerre mondiale (C. Bougeard). Si fut mis en place dès la fin du conflit le Comité d'histoire de la Seconde Guerre mondiale qui accomplit un travail considérable sur les sources, il ne publia pratiquement pas ; il faut pour cela attendre la fondation de l'Institut du Temps Présent en 1978 qui vit l'arrivée des universitaires et la tenue de grands colloques et c'est seulement pendant les années -70 que Michel Denis, professeur à Rennes 2, lance des doctorants sur ces sujets. Depuis, maîtrises ou masters et thèses ont fleuri. Les combats, l'occupation, la résistance mais aussi le difficile problème de la « question bretonne » ont suscité des travaux suffisamment nombreux pour que des synthèses puissent être publiées récemment.

Une étude sur l'urbanisme des villes bretonnes vient largement compléter la question (D. Le Couëdic). Après avoir montré la mise au point des premiers plans d'urbanisme entre les deux guerres, la mise au point est consacrée à la reconstruction des villes après la Seconde Guerre mondiale souvent évoquée dans les récents congrès de la SHAB. Les théories en vogue dont la charte d'Athènes furent plus ou moins sollicitées et Brest, Saint-Malo, Lorient ou Saint-Nazaire reprirent des couleurs. Par la suite, les trente glorieuses suscitèrent des projets grandioses d'aménagement controversés. Pendant tout ce temps, la Bretagne a été un laboratoire d'urbanisme. La vie religieuse fait l'objet d'une recension réduite aux dernières décennies (Y. Tranvouez). Son auteur met en lumière les travaux importants grâce à la présence nombreuse de chercheurs, dont Michel Lagrée, et au dynamisme de la section Religion de l'Institut culturel de Bretagne. Il constate aussi

la raréfaction actuelle des chercheurs, ce qui réduit les études, malgré des chantiers encore à explorer comme la vie religieuse pendant la Seconde Guerre mondiale ou les formes nouvelles du catholicisme.

L'absence de l'histoire de l'art est un peu atténuée par un article ajouté après le congrès sur 25 ans d'expositions de peinture en Bretagne (D. Delouche), tandis que des aperçus sur d'autres domaines sont abordés. Manon Six présente la construction du Musée d'Histoire de Bretagne à Rennes, sous la houlette de son fondateur, Jean-Yves Veillard, et les Actes se clôturent sur la table ronde consacrée à la protection du patrimoine (J.-L. Blaise), ouverture possible, nous l'avons dit, vers une adaptation des Sociétés savantes.

*

Ce congrès du centenaire de la SHAB et sa très riche publication offrent l'occasion de s'arrêter sur le rôle et le bilan de cette société savante et de ses consœurs qui lui sont largement associées. La SHAB a vécu une histoire mouvementée, chaotique parfois, comme les autres mais elle a su s'adapter, se régénérer et apporter une solide contribution à la recherche en histoire de Bretagne même si, bien sûr, elle ne la résume pas.

Le bilan historiographique dressé lors du congrès est en soi un élément précieux pour les chercheurs à venir et met en lumière le dynamisme des travaux au long des années menés par une grande diversité de chercheurs, même si les universitaires y occupent une place majeure au cours des dernières décennies.

Ce succès incontestable ne doit pas masquer les nécessaires adaptations. Les sociétés savantes perdurent depuis un siècle, voire presque deux pour certaines. Elles sont bien différentes de ce qu'elles étaient au moment de leur création, ce qui a assuré leur pérennité ; aussi peut-on penser qu'elles sauront encore affronter les problèmes nouveaux et continuer leur tâche sans doute selon de nouveaux modèles qu'il faudra inventer.